

Cinemanía — Festival de films francophones *subtitled in english*
2006 — année féconde

Élie Castiel

Number 247, February–March 2007

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/47575ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Castiel, É. (2007). Cinemanía — Festival de films francophones *subtitled in english* : 2006 — année féconde. *Séquences*, (247), 8–9.

CINEMANIA | FESTIVAL DE FILMS FRANCOPHONES *SUBTITLED IN ENGLISH*

2006 — ANNÉE FÉCONDE

En entamant sa douzième édition, le Festival de films francophones subtitled in English s'est doté d'une nouvelle salle, l'Impérial. Choix d'autant plus judicieux qu'on peut d'ores et déjà compter sur un auditoire non seulement fidèle, mais largement à la hausse. Côté film, beaucoup plus de primeurs, prouvant encore une fois qu'en matière de distribution, les films américains arrachent presque toute la part du marché. Nous avons donc profité de ces dix jours pour nous abreuver d'œuvres qui risquent, pour la plupart, de ne jamais voir le jour dans une des salles de Montréal.

ÉLIE CASTIEL

Le film d'ouverture, **Quelques Jours en septembre** de Santiago Amigorena, se détache du lot grâce surtout à la présence sur scène de Juliette Binoche. Nous commençons donc par un film correct, sans plus, honnête sans doute, mais qui ne livre pas complètement la marchandise. Il s'agit d'une histoire d'espionnage où les codes du genre sont si éparpillés qu'on ressent un certain malaise et parfois même de l'ennui.

Avec **La Boîte noire**, par contre, Richard Berry réussit non seulement à concocter une mise en scène efficace, mais dirige magnifiquement bien un José Garcia aussi énigmatique qu'inquiétant. Drame psychologique qui oscille entre le suspense et le voyage intérieure. Troublant.



L'ivresse du pouvoir

Élie Semoun se surpasse dans **Aux abois**, de Philippe Collin. Magnifique interprète aux multiples visages, il incarne chacun des personnages avec une vitalité et un magnétisme hors du commun. Quant au réalisateur de ce drame sur la culpabilité, il invente une mise en scène où humour noir et sensualité se conjuguent sans bruit et sans fureur. Tout doucement, avec calme, sérénité et aisance.

Gérard Depardieu se surpasse dans **Quand j'étais chanteur**, de Xavier Giannoli, chronique d'un amour impossible menée de main de maître. Du magnifique cinéma populaire qui ne laisse pas indifférent. On en redemande.

Claude Berri déçoit à moitié dans **L'un reste, l'autre part**, car derrière cette insistance parfois maladroite à parler des angoisses des hommes, on reconnaît toujours le réalisateur des âmes troubles et des culpabilités tragiques.

Nous avons également vu **Avril**, le film minimaliste de Gérard Hustache-Mathieu. Film sur le temps qui passe, sur le temps qui vit, sur celui à venir. Film secret, obsédant, magnifiquement beau et qui, par le biais d'un récit for simple (un quatuor en balade), parle de la vie, des rapports humains, ceux du corps, et avant tout de spiritualité agnostique.

Quant à **L'ivresse du pouvoir**, de Claude Chabrol, il s'agit là d'une comédie sur un détournement de fonds publics mené avec tout le brio propre au cinéaste qui, malgré le passage du temps, n'a pas pris une seule ride en matière d'humour, de parodie et de critique de certaines classes sociales. Nous y reviendrons lors de sa sortie.

Élie Semoun... incarne des personnages avec une vitalité et un magnétisme hors du commun.

NICOLE GARCIA

« ... vivre dans un imaginaire qui est le vôtre »

Merveilleuse actrice, réalisatrice et scénariste douée. Communicatrice intelligente, Nicole Garcia brosse des portraits d'hommes dans **Selon Charlie**, son tout dernier long métrage. Elle fait le point sur quelques questions.

Explorer d'autres territoires

Réaliser pour moi, c'est explorer d'autres territoires, d'entrer dans un univers autre que celui vécu lorsqu'on est comédien. L'angle du point de vue change radicalement. Réaliser, c'est aussi raconter des histoires sur son propre compte. J'ai toujours eu ce désir. Et puis, finalement, réaliser, c'est aussi quelque chose qui vous permet, plus que le métier de comédien, de vivre dans un imaginaire qui est le vôtre.

Aborder le film dit « choral »

Robert Altman a signé une brillante réalisation dans **Nashville**, son plus grand film, par le biais d'une narration chorale. D'autres cinéastes l'ont également fait. Mais à travers mes six hommes, je fais en fait le portrait de deux. Il y a là une économie au niveau de la narration.



Nicole Garcia

La direction d'acteurs ne laisse pas de place à l'improvisation

... car tout est contrôlé et écrit d'avance. Il fallait que les acteurs entrent dans le texte. Ils ont déjà tellement à faire qu'il ne reste pas grand temps pour l'improvisation ou pour des modifications dans la partition. En tout cas, aucun des acteurs n'a eu le désir de le faire.

Le rapport au corps

Je récusé tout à fait un cinéma féminin ou si vous préférez « au féminin ». Dans ce sens, le rapport au corps est une question d'affiliation, de sensation, de sensualité. Le cinéaste, qu'il soit homme ou femme, ne doit que posséder le talent du regard, la façon de voir la vie et le cinéma, d'organiser son point de vue. Je ne crois pas à un art *sexué*.

L'univers des hommes

C'est un univers qui me fascine. Leur physionomie est intéressante, photogénique. Les hommes sont des grands personnages. Mais ce qui m'intéresse également en eux, c'est que derrière leur virilité et leur force, se cache une sensibilité qui, à mon sens, est très cinématographique. Cette sensibilité, c'est de ressentir leur souffle, leur peau, quelque chose qui se rend directement dans l'âme.

La rédemption plutôt que le *happy ending*

La fin du film peut s'interpréter de plusieurs façons, mais je la vois comme le chemin vers la rédemption. C'est comme si ces hommes captifs de leurs angoisses atteignaient soudain la délivrance.

LISA AZUELOS Être femme

Actrice, réalisatrice et scénariste, Lisa Azuelos signe avec *Comme t'y es belle!* son premier long métrage solo. Elle fait le portrait au féminin d'une certaine communauté, la séfarade, rarement vue à l'écran. Rencontre avec une femme aux idées bien ancrées.



Lisa Azuelos

Comment expliquez-vous l'insouciance des femmes présentées dans le film ?

En fait, il ne s'agit pas d'insouciance. Ce sont des femmes, un point c'est tout. Les femmes, c'est avant tout d'élever des enfants, de faire en sorte que la famille se tienne. Je décris des scènes du quotidien. C'est ce qui m'intéressait. Si je ne parle pas de politique, c'est que je préfère aborder une thématique autour de questions, ou plutôt des valeurs durables dans le temps : problèmes intimes, problèmes de couples, enfants, famille. Bref, des questions universelles.

De quelle façon contribuez-vous à l'élaboration d'un cinéma séfarade ?

Si on a pu réaliser *My Big Fat Greek Wedding*, sur la communauté grecque, je ne vois pas pourquoi on ne le ferait pas avec la séfarade. D'ailleurs, il y a une ressemblance entre ces deux communautés malgré les différences de langue et de religion, et ça se retrouve dans ce mélange d'orientalisme et d'occidentalisation.

Pourquoi aborder justement le quotidien de cette communauté en particulier ?

Parce qu'elle me touche. J'y appartiens. Même si je ne suis qu'à moitié juive, je vis depuis que je suis jeune enfant dans ce milieu. J'aime les valeurs, les traditions, le côté laïc et religieux de cette communauté qui épouse beaucoup plus les traditions que les rituels qui en découlent.

Chose bizarre, c'est la plus traditionnelle des femmes dépeintes dans le film qui transgresse les tabous. Comment l'expliquez-vous ?

Les conflits intérieurs sont suffisamment forts dans ce personnage. Pour elle, c'est d'autant plus difficile de quitter un mari que d'aller vers quelqu'un de différent d'elle et qui correspond à tous ces doutes et angoisses antérieures. Du point de vue narratif, ce fut un choix.

Vous abordez ouvertement un sujet tabou : l'homosexualité féminine.

A priori, pour certains, c'est peut-être mal, mais en y réfléchissant, c'est un choix. Je n'aime pas du tout les modes de raisonnement binaires qui ne font que diviser. Et après tout, l'homosexualité que je présente est une homosexualité factice, essentielle au déroulement du récit.